

Illustré 1942 – Qui dit vrai ?

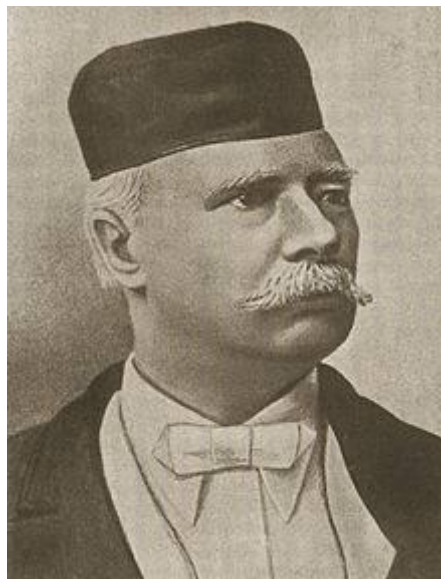
En fait personne. On relate simplement ce qui est autorisé. On n'évoque pas la misère dans laquelle est plongé le peuple juif d'Europe. On ne dit rien des libertés saccagées. On se tient aux consignes. Il ne faut pas fâcher l'Allemagne. On peut collaborer de toutes les manières possibles, mais surtout ne pas le dire. Tout doit rester caché. On laisse des témoignages écrits, car l'administration marche à plein régime. Et puis un jour on fera le tri, on brûlera les documents trop compromettant. Ainsi ni vu ni connu. On restera blanc comme neige. Une neige sale, mais neige quand même.

On ne critiquera pas les bombardements alliés totalement injustifiés sur des villes allemandes non industrielles et de culture, par exemple.

On a en fait sauvé sa peau comme on l'a pu.

Et question de journalisme, remettons au grand jour les propos de John Swinton sur la liberté de presse, propos qui restent totalement d'actualité :

La citation du jour : John Swinton et la liberté de presse



John Swinton. 1829-1901

À New York, lors d'un banquet, le 25 septembre 1880, le célèbre journaliste John Swinton se fâche quand on propose de boire un toast à la liberté de la presse :

« Il n'existe pas, à ce jour, en Amérique, de presse libre et indépendante. Vous le savez aussi bien que moi. Pas un seul parmi vous n'ose écrire ses opinions honnêtes et vous savez très bien que si vous le faites, elles ne seront pas publiées. On me paye un salaire pour que je ne publie pas mes opinions et nous savons tous que si nous nous aventurons à le faire, nous nous retrouverions à la rue illico. Le travail du journaliste est la destruction

de la vérité, le mensonge patent, la perversion des faits et la manipulation de l'opinion au service des Puissances de l'Argent. Nous sommes les outils obéissants des Puissants et des Riches qui tirent les ficelles dans les coulisses. Nos talents, nos facultés et nos vies appartiennent à ces hommes. Nous sommes des prostituées de l'intellect. Tout cela, vous le savez aussi bien que moi ! »

LA PRESSE

Où la tradition est la plus forte

Ce sont les journaux anglais et américains qui jouissent encore de la plus grande indépendance. Dans ces pays classiques de la liberté d'opinion et d'expression, il était fatal que la censure se heurtât à une forte résistance. Mais tandis que le droit de libre expression des Anglo-Saxons a pu être sauvegardé dans une mesure beaucoup plus large que dans les pays neutres eux-mêmes, la censure militaire n'a naturellement pas pu être évitée. De même, les correspondants étrangers doivent se plier à de sévères consignes. Les mesures prises par la censure anglaise donnent souvent l'impression, surtout au début, d'une certaine inexpérience en matière de propagande. Sir John Reith fut appelé au ministère de l'Information au moment où la mauvaise humeur du public et des journalistes étrangers était à son comble. Il était donc indiqué d'user de méthodes plus souples. Les journalistes se précipitèrent, pleins d'espoir, dans l'antichambre du nouveau ministre. Ils attendaient à un de ces discours à cœur ouvert dont Roosevelt a le secret pour se rendre populaire auprès des journalistes de son pays. Mais après une attente de plusieurs heures, ils entendirent un haut-parleur diffuser une voix glaciale qui disait : « Sir John n'a pas l'intention de recevoir messieurs les journalistes. » L'une des plus fâcheuses maladroites de la censure anglaise fut de n'autoriser la publication des nouvelles sensationnelles que dans la presse du matin. Lors du bombardement de Buckingham Palace, les informations y relatives demeurèrent des heures dans les salles de rédaction, mais ne purent paraître que le lendemain. De telles mesures rendent la vie amère aux journalistes d'outre-Manche. Parfois aussi

doivent se consoler de voir les plus grands reportages de guerre de tous les temps leur échapper en... fréquentant les théâtres et les opéras de Moscou et de Kouibychev. Du moins, la censure russe ne leur demande-t-elle pas de peindre en couleurs trop riants les tableaux qu'ils brosent de la situation du pays de Staline. Les Russes tiennent beaucoup, au contraire, à ce que leurs alliés connaissent le sérieux de cette situation afin d'accroître encore leur aide. D'autre part, les correspondants ne sont pas autorisés à utiliser les journaux russes comme source de renseignements. Plus d'un reporter a dû constater, dès son arrivée, que ses citations, pourtant textuelles, de l'organe gouvernemental « Isvestia » avaient été biffées dans ses télégrammes. Autre motif de surprise : la situation privilégiée faite à l'agence officielle Tass qui donne fréquemment des informations à New-York ou à Londres avant que quiconque en sache quelque chose à Moscou même. Les nouvelles de cette agence sortent à quatre heures du matin. A cette heure, les censeurs dorment. Les pauvres journalistes ne peuvent donc expédier leurs correspondances, lors même qu'ils y seraient prêts à cette heure matinale. C'est ce qui explique que tous les journaux du monde ne publient que les commentaires soviétiques officiels, mais pas de nouvelles de leurs propres envoyés spéciaux !

A malin, malin et demi!

Le désir naturel de chaque journaliste est d'écrire ses papiers à son idée et de les publier avec le moins de changements possibles. C'est pourquoi toute censure est l'ennemie mortelle des journalistes. C'est dans sa guerre avec la censure que la presse est devenue ce qu'elle est, et cette guerre renait à chaque occasion. L'une des armes traditionnelles des journalistes est leur habileté à dire les choses « entre les lignes ». Il est vrai que le lecteur doit aussi savoir lire... entre les lignes. Nombreuses sont les anecdotes qui courent sur l'art de rouler

la censure. Ainsi, il était interdit en Angleterre d'indiquer les noms des lieux bombardés. Mais un reporter américain qui avait son bureau à Fleet Street, centre de la presse londonienne, câbla à son journal : « Une bombe vient de tomber devant mon bureau. » Bien entendu, les rédacteurs d'outre-Atlantique comprirent immédiatement comment il fallait interpréter cette nouvelle. La méthode d'un correspondant du *New-York Times* était encore plus raffinée : il envoyait à New-York une série de nouvelles d'ordre économique. Mais en alignant les derniers mots de ces câbles, on apprit en Amérique qu'un navire de guerre anglais avait été endommagé. La monotonie peut être, elle aussi, une arme... inattendue. Lorsque le gouvernement républicain quitta Barcelone, la censure interdit sévèrement de donner cette nouvelle. Un correspondant américain obtint à ce moment l'autorisation de téléphoner à Londres une histoire en 1000 mots. C'était un récit fastidieux, et le Yankee le lisait au téléphone d'une voix endormie, monotone à souhait. Au bout de 800 mots, il lut, toujours sur le même ton, ses dernières nouvelles sur la situation politique et annonça le départ du gouvernement. Las de ce débit monotone, le censeur n'écoutait plus depuis longtemps... Le même truc a été utilisé dans le troisième Reich, mais sans succès grâce à la *Gründlichkeit* allemande. L'avant-dernier correspondant du journal américain *Time* entrelardait toujours de quelques informations confidentielles ses longues communications téléphoniques. Lorsqu'il fut rappelé de Berlin, ses confrères allemands organisèrent une réunion d'adieux en son honneur. A la fin de la manifestation, quelle ne fut pas la surprise du héros du jour en écoutant un disque sur lequel les Allemands lui présentèrent, l'un après l'autre, toutes ses informations confidentielles...

La censure a ses limites

La censure ne pourra jamais « boucler » complètement un pays, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur. Elle ne peut empêcher que la lecture des journaux du pays ne donne, d'une manière ou l'autre, des renseignements utiles à l'ennemi. Si elle voulait éviter ce risque, elle devrait supprimer les journaux ou interdire totalement leur exportation. Celle-ci l'est effectivement, dans une très large mesure, en Russie soviétique. En Allemagne, le *Deutsche Volkswirt*, par exemple, n'est plus exportable. La censure a trouvé un premier adversaire dans les émissions radiophoniques de l'ennemi. Il arrive aussi que des journaux en miniature, jetés par des aviateurs, rompent le barrage du silence. Une censure par trop rigoureuse constitue aussi un danger intérieur en ce sens qu'elle suscite par la force des choses la naissance de bruits et de ce qu'on a appelé la propagande chuchotée. Il est évident en effet que, lorsque les gens ne sont plus informés suffisamment par leur journal, ils essaient de se représenter la situation par l'imagination. Cette méthode entraîne souvent des conséquences beaucoup plus graves pour un gouvernement que l'annonce de vérités désagréables. Les reporters les plus malins et la radio ennemie sont loin d'être les pires adversaires de la censure. La résistance la plus opiniâtre qu'elle rencontre provient bien plus du sens critique de tout individu qui essaie de reconstruire par la réflexion, la logique ou la fantaisie les éléments dont les données matérielles lui sont cachées. A. B.



C'est par téléscripteur que le ministère britannique de la guerre transmet ses consignes à toutes les agences d'informations, journaux et postes de commandement. Méthode rapide et pratique!



« L'ennemi vous écoute ! » Le personnel de la censure britannique est tenu de se contrôler lui-même. A chacun de ces fonctionnaires, un écriteau rappelle que « Qui ne sait se taire, nuit à son pays ».

elles leur procurent des instants de douce hilarité. Ils peuvent toutefois se consoler en disant qu'ils jouissent malgré tout, avec leurs confrères américains, du maximum de liberté à l'heure qu'il est. — Aux Etats-Unis, dans cette guerre comme dans la précédente, règne la tendance à limiter la censure au strict nécessaire. Le président Wilson faisait déjà une différence très nette entre la censure, sauvegarde de secrets militaires, et la censure, bâillon de la liberté d'opinion. Aussi n'eut-il recours qu'à la première des deux. Roosevelt n'agit pas autrement aujourd'hui. La soif de nouvelles sensationnelles d'une partie de la presse américaine a rendu toutefois nécessaires un certain nombre de mesures rigoureuses. C'est ainsi qu'un reporter avait annoncé le départ — qu'on aurait dû croire soigneusement — d'un convoi à destination de l'Australie. On arriva par la suite à cacher à la presse la rencontre Churchill-Roosevelt au large des côtes américaines. De même, la présence de Molotov à Londres et à Washington resta un secret bien gardé. La discipline que la presse des pays anglo-saxons s'impose elle-même joue d'autre part un rôle très important, car elle préserve les journaux de mesures encore plus rigoureuses.

Envoyés spéciaux en veilleuse

La Russie est, par excellence, le pays de la censure. A aucune époque de son histoire, elle n'a connu de presse libre. Le régime bolchéviste se différencie du tsarisme tout au plus en ce sens qu'il se montre encore plus rigoureux dans l'art d'empêcher la diffusion des nouvelles. Dans l'U. R. S. S., les correspondants spéciaux des agences étrangères et des journaux n'ont pas la tâche facile. Ils ne sont pas autorisés à visiter le front et



Le gouvernement allemand ne recourt pas à des offices de contrôle de la presse, c'est-à-dire à des censeurs, comme le font les autres pays en général, mais il dirige systématiquement la presse par le truchement du ministère de la Propagande. Le Dr Goebbels ou un haut fonctionnaire de son ministère réunit fréquemment la presse accréditée afin de lui communiquer le point de vue du gouvernement et de lui remettre les informations qu'il juge devoir donner.

En fait notre collection d'Illustré ignore l'année 1942, d'où cette faible documentation !

IA

L'année 1942 représente le tournant majeur de la [Seconde Guerre mondiale](#). Le conflit devient véritablement mondial et bascule en faveur des Alliés avec des victoires décisives sur tous les fronts, tandis que l'Axe entame une politique d'extermination de masse.